

FEUILLETON.

PAUVRE FILLE.

Allons, ma bonne mère Danier, c'est assez loin me conduire, adieu; bonsoir, Victor. Il est inutile, vous le voyez, de descendre le ravin, je vois de la lumière chez les Jérôme; mon père est sans doute chez eux, et en quelques minutes, je serai maintenant de retour à la maison; ainsi donc merci, et adieu...

Ces paroles étaient prononcées par une jeune fille qu'une femme d'un âge mur, et un jeune homme d'environ vingt-cinq ans avaient accompagnés à quelque distance du bourg de B...; car, bien que la soirée ne fut pas très-avancée, le ciel était sombre, la nuit entièrement close, et le vent soufflait àpre et glacé. Jeannette Reboulat, alors âgée de vingt ans, était grande, brune et bien faite; jamais casquin de droguet n'avait servi une taille plus souple ni plus étendue qu'elle la sienne; elle exerçait, dans les campagnes, le métier de tailleur à la journée; et revenait ce soir-là de remplir sa tâche quotidienne chez la femme du maître de bourg de B..., qui était voisin de sa demeure.

Le père de Jeanette était veuf; il n'avait pas d'autre enfant que la jeune fille, et demeurait avec elle dans une petite maisonnette, située au bas d'une cote, sur le penchant de laquelle une trentaine de maisons se groupaient autour d'un clocher.

La maison du sabotier Reboulat, entièrement isolée du bourg, accablait une autre habitation, occupée par un jeune ménage, dont le mari se nommait Jérôme. Les deux voisins, ayant le même métier, travaillaient sans jalousie [c'est rare en pareil cas] dans un atelier qui leur était commun; cet atelier ne consistait qu'en un toit couvert en gâchet, soutenu aux quatre angles par des tronc d'arbres, et fermé par derrière avec des sçots posés debout. Jérôme et Reboulat, quoique d'un âge bien différent [Reboulat avait passé le milieu de la vie], s'entendaient à merveille; ils ne se quittaient guère que la nuit, et, chaque matin, à l'aube, le premier levé appelait son compagnon à l'ouvrage. Bons travailleurs tous les deux, ils faisaient passablement leurs affaires, jouissaient d'une certaine aisance ainsi que d'une bonne réputation.

Jérôme, bien qu'il fut marié depuis près de dix ans, et que sa femme l'eût rendu père plusieurs fois, n'avait qu'une petite fille en bas âge; tous les enfants de Jérôme mouraient à la mamelle. Ce deuil permanent répandu sur une union, formée d'ailleurs sans sympathie du côté de Françoise, avait assombri son humeur et rendu son caractère hargneux et grognon. Incapable de supporter avec résignation le malheur de sa maternité, elle exhalait journellement ses plaintes contre le sort qui la traitait si mal; et consumait sa jeunesse, sa santé dans d'impitoyables regrets. Quant à Jérôme, il paraissait peu se soucier de la perte des jeunes êtres que, du reste, il n'avait pas eu le temps de connaître ni d'aimer; d'ailleurs, le sabotier avait l'humeur joyeuse, il semblait être d'un caractère accommodant en dépit des jalouses inclinations qu'on remarquait quelquefois dans sa conduite ou dans ses discours. Il se targuait de savoir prendre assez philosophiquement son parti de toutes les choses de ce monde, qui n'allaient pas à son gré; et les coups de l'instrument avec lequel il perceait ses sabots ne se succédaient pas plus rapidement sur ses lèvres.

Plus d'un voyageur en traversant à cheval la route communale qui avoisine le bourg de B..., avait jeté en écoutant les chansons de Jérôme un coup d'œil d'envie sur l'agreste retraite des sabotiers, et pense en remarquant leurs heureuses physionomies qu'une harmonie parfaite devait régner dans ce champêtre asile, le bonheur des habitants paraissant aussi profond que le calme répandu sur leurs modestes mais charmantes demeures.

Les deux maisons étaient séparées par l'atelier sur le toit duquel couraient en des tiges flexibles de la brique et les torsades naturelles des volubiles sauvages. Une source, filtrant lentement sur un fin sable jaune, alimentait une fontaine située au midi à l'angle de la maison de Jérôme; un vieux saule y baignait ses racines, tandis que les hautes branches de l'aube retombaient couvertes de leurs longues feuilles vert pâle, jusque sur la pierre grise taillée en dome qui abritait la fontaine, et la préservait des soulèvements que l'air aurait pu apporter sur son eau claire et limpide. Un cep de vigne grimpaient sur les murs des deux habitations, et un rosier du Bengale, plante sous l'unique fenêtre de la maison de Reboulat, permettait chaque jour à Jeanette pendant tout le temps que durait la belle saison, de cueillir un bouquet sans sortir de sa demeure.

Déjà, depuis un grand mois, le vent du nord avait flétri les dernières feuilles des buissons, de fortes gelées avaient fendu le sol, et les sabotiers avaient abandonné leur atelier pour la maison plus chaude de Reboulat. Ils avaient encoché celle-ci de préférence, afin d'être plus libres, loin des cris de la petite fille de Jérôme et des lamentations de sa femme qui, comme je l'ai déjà dit, était rarement de bonne humeur. Françoise Jérôme, de douze ans plus âgée que Jeannette Reboulat, n'avait jamais été bonne pour la jeune fille qu'elle traitait sans cesse de fatinée, de raisonneuse, bien que celle-ci fut la douceur même et qu'elle exécutait toujours ponctuellement les ordres que Françoise lui donnait le plus souvent d'une voix rude et mécontente. Reboulat, qui aimait Françoise, se laissait souvent dominer par elle; cependant, comme il affectionnait aussi beaucoup sa fille, il l'envoyait de bonne heure à l'école, afin de la soustraire le plus possible aux rebuffades de la femme de son ami et voisin.

La seule école du bourg de B... était tenue par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, lesquelles furent tout de suite charmées par le bon naturel de la petite reboulat. Sou obéissance, sa gentillesse, l'intelligence que l'enfant déployait pour remplir les différentes commissions dont les religieuses la chargeaient dans le village, changèrent bientôt en profonde amitié le premier sentiment d'affection que les sœurs avaient éprouvé pour la jeune fille. Aussi, lorsque Jeanette, un après avoir fait sa première communion, entra en apprentissage chez l'unique couturière du bourg, les religieuses l'invitèrent elles à venir passer ses moments de loisir en leur compagnie. Cette intimité, dont la jeune fille se montra digne sous tous les rapports, lui valut un air pudique et modeste, qui rehaussa merveilleusement plus tard les avantages physiques de sa gracieuse personne.

Jolie sans attacher aucune importance à sa beauté, elle put, grâce à son adresse, et plus encore par son bon cœur, se faire pardonner par sa maîtresse ouvrière, la supérieure à qu'elle acquit bientôt sur celle-ci dans leur commun état. Son habileté en couture lui valut la meilleure clientèle du bourg.

profi! de Reboulat et celui de Jérôme qui rentrait seul chez lui. D'ou viennent-ils, se dit Jeannette qui avait remarqué que son père et son ami n'étaient pas sortis de l'une de deux maisons; mais qu'ils semblaient au contraire y revenir après une course. D'ou viennent-ils donc? En cet instant et au même moment où Jeannette faisait cette réflexion, l'aile d'un oiseau de nuit frôla le haut de son bonnet de paysanne et un cri plaintif ou plutôt un bruit semblable au râle d'un agonisant, monta de la marinière jusqu'à l'oreille de la jeune fille! Une frayeur instinctive la saisit, son corps frissonna de la tête aux pieds, une crainte vague tout à fait en dehors de son caractère la poussa à s'enfuir éperdue dans les maisons du ravin, mais à peine avait-elle descendu en courant la pente qui conduisit à la route, qu'un nouveau cri, faible comme un soupir, l'arrêta court dans sa marche. Remplie d'émoi, son regard éperdu s'arrêta sur l'horizon et vint s'arrêter près de la route sur un des trous creusés au bord, et au fond duquel elle distinguait le corps d'un homme qui se dessinait sur la marne blanche en s'y adossant dans une dernière convulsion. Jeannette remua la bouche pour crier à sec; mais aucun son ne s'éleva de ses lèvres, ses jambes se cillaient, tout son sang avait reflué au cœur, et malgré la charitable volonté qu'elle avait de venir en aide au mourant, elle ne put se décider à descendre près de lui. À peine, au contraire, se sentit-elle la force de se mouvoir, qu'elle courut tout d'un trait jusqu'aux maisonnettes, et vint frapper à celle de Jérôme, parce qu'elle se trouvait être la plus proche du sentier.

La seule école du bourg de B... était tenue par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, lesquelles furent tout de suite charmées par le bon naturel de la petite reboulat. Sou obéissance, sa gentillesse, l'intelligence que l'enfant déployait pour remplir les différentes commissions dont les religieuses la chargeaient dans le village, changèrent bientôt en profonde amitié le premier sentiment d'affection que les sœurs avaient éprouvé pour la jeune fille. Aussi, lorsque Jeanette, un après avoir fait sa première communion, entra en apprentissage chez l'unique couturière du bourg, les religieuses l'invitèrent elles à venir passer ses moments de loisir en leur compagnie. Cette intimité, dont la jeune fille se montra digne sous tous les rapports, lui valut un air pudique et modeste, qui rehaussa merveilleusement plus tard les avantages physiques de sa gracieuse personne.

Jolie sans attacher aucune importance à sa beauté, elle put, grâce à son adresse, et plus encore par son bon cœur, se faire pardonner par sa maîtresse ouvrière, la supérieure à qu'elle acquit bientôt sur celle-ci dans leur commun état. Son habileté en couture lui valut la meilleure clientèle du bourg.

Sa réputation d'excellente ouvrière, autant que son joli visage la firent rechercher en mariage par le fils d'un des plus riches cultivateurs du pays. Victor Danier plut à Jeannette, qui l'accepta pour époux; mais, comme la jeune fille n'avait que dix-huit ans à cette époque, les parents des jeunes gens décidèrent qu'on ne les unirait que lorsque Jeanette aurait accompli sa vingtième année; en attendant ce terme, Victor aurait la permission d'aller chaque dimanche au ravin, et qu'il pourrait aussi faire la conduite à la jeune fille toutes les fois que celle-ci serait en journée au village.

Le soir où commença ce récit, Jeannette avait supplié la mère Danier de ne point sortir de chez elle, attendu que la bonne femme était atteinte d'un gros rhume, et le que vent était devenu très-froid après la chute du jour. Mais la mère de Victor, qui adorait son fils, et qui d'un autre part, était assez prudente pour ne point le laisser seul avec sa fiancée, ne voulut pas se rendre aux prières que les jeunes gens lui firent pour l'engager à ne point quitter sa maison, lui offrant même de se priver mutuellement de leur rendez-vous habituel. Cependant, quand ils furent tous les trois en vue de la maison des sabotiers, le froid ayant saisi la mère, elle accepta le bonsoir de Jeannette, et prit le bras de son fils pour retourner chez elle. La jeune fille, au lieu de poursuivre sa route après avoir quitté son fiancé et sa mère, resta quelque temps à la place où ceux-ci venaient de la laisser en lui disant adieu; elle les suivait du regard et du cœur, en pensant au bonheur d'un avenir qu'elle croyait désormais assuré. Victor était si doux, si aimant! La maman Danier avait tant d'attentions pour elle! Puis la bonne vieille était pieuse comme Jeannette, et les deux femmes aimaient la même voix spirituelle, goûtant les mêmes joies intérieures, se convenant d'autant plus qu'elles avaient le même espoir et la même confiance en Dieu.

Jeannette, avant de se remettre en route, porta à ses lèvres un chapelet béni que Victor lui avait rapporté de la grande ville à la dernière fête d'Aout. De l'endroit où se trouvait en cet instant la jeune fille on dominait toute val et les maisonnettes du ravin paraissaient vues de là comme posées au fond d'un entonnoir; par y arriver, il fallait suivre un chemin en pente, coupé en deux, ou plutôt traversé par la route communale qui, tracée dans le flanc de la montagne, y formait un avancement en terrasse. Un peu au-dessous de plateau, on voyait plusieurs trous creusés dans le sol afin d'en tirer de la marne, sorte d'engrais naturel fort employé dans les provinces du centre pour améliorer les champs.

La nuit était froide et noire cependant, les yeux de Jeannette habitués depuis une demi-heure à l'obscurité distinguaient parfaitement à travers les branches dépouillées du vieux saule de la fontaine les habitations des sabotiers; et le faible trait de lumière qui filtrait sous le volet mal joint de la fenêtre de Jérôme. Tout d'un coup, Jeannette vit la porte de la maison de ce dernier s'ouvrir brusquement pour se refermer aussitôt; malgré la précipitation avec laquelle les deux mouvements avaient été accomplis, la jeune fille eut le temps de reconnaître le

profi! de Reboulat et celui de Jérôme qui rentrait seul chez lui. D'ou viennent-ils, se dit Jeannette qui avait remarqué que son père et son ami n'étaient pas sortis de l'une de deux maisons; mais qu'ils semblaient au contraire y revenir après une course. D'ou viennent-ils donc? En cet instant et au même moment où Jeannette faisait cette réflexion, l'aile d'un oiseau de nuit frôla le haut de son bonnet de paysanne et un cri plaintif ou plutôt un bruit semblable au râle d'un agonisant, monta de la marinière jusqu'à l'oreille de la jeune fille! Une frayeur instinctive la saisit, son corps frissonna de la tête aux pieds, une crainte vague tout à fait en dehors de son caractère la poussa à s'enfuir éperdue dans les maisons du ravin, mais à peine avait-elle descendu en courant la pente qui conduisit à la route, qu'un nouveau cri, faible comme un soupir, l'arrêta court dans sa marche. Remplie d'émoi, son regard éperdu s'arrêta sur l'horizon et vint s'arrêter près de la route sur un des trous creusés au bord, et au fond duquel elle distinguait le corps d'un homme qui se dessinait sur la marne blanche en s'y adossant dans une dernière convulsion. Jeannette remua la bouche pour crier à sec; mais aucun son ne s'éleva de ses lèvres, ses jambes se cillaient, tout son sang avait reflué au cœur, et malgré la charitable volonté qu'elle avait de venir en aide au mourant, elle ne put se décider à descendre près de lui. À peine, au contraire, se sentit-elle la force de se mouvoir, qu'elle courut tout d'un trait jusqu'aux maisonnettes, et vint frapper à celle de Jérôme, parce qu'elle se trouvait être la plus proche du sentier.

profi! de Reboulat et celui de Jérôme qui rentrait seul chez lui. D'ou viennent-ils, se dit Jeannette qui avait remarqué que son père et son ami n'étaient pas sortis de l'une de deux maisons; mais qu'ils semblaient au contraire y revenir après une course. D'ou viennent-ils donc? En cet instant et au même moment où Jeannette faisait cette réflexion, l'aile d'un oiseau de nuit frôla le haut de son bonnet de paysanne et un cri plaintif ou plutôt un bruit semblable au râle d'un agonisant, monta de la marinière jusqu'à l'oreille de la jeune fille! Une frayeur instinctive la saisit, son corps frissonna de la tête aux pieds, une crainte vague tout à fait en dehors de son caractère la poussa à s'enfuir éperdue dans les maisons du ravin, mais à peine avait-elle descendu en courant la pente qui conduisit à la route, qu'un nouveau cri, faible comme un soupir, l'arrêta court dans sa marche. Remplie d'émoi, son regard éperdu s'arrêta sur l'horizon et vint s'arrêter près de la route sur un des trous creusés au bord, et au fond duquel elle distinguait le corps d'un homme qui se dessinait sur la marne blanche en s'y adossant dans une dernière convulsion. Jeannette remua la bouche pour crier à sec; mais aucun son ne s'éleva de ses lèvres, ses jambes se cillaient, tout son sang avait reflué au cœur, et malgré la charitable volonté qu'elle avait de venir en aide au mourant, elle ne put se décider à descendre près de lui. À peine, au contraire, se sentit-elle la force de se mouvoir, qu'elle courut tout d'un trait jusqu'aux maisonnettes, et vint frapper à celle de Jérôme, parce qu'elle se trouvait être la plus proche du sentier.

(à continuer.)

GOOD SPORT!

If you want a good day's sport you should be at

Riverside Park,

—ON—

JULY the 13th.

when you can enjoy yourself by witnessing some very good

Trotting and Running Races.

Also Dancing, Swinging and other amusements.

The managers intend holding a trotting and running meeting on the above date, when the following purses will be contested for: 1st. Three minutes race purse \$30. 2nd Green race 20. 3rd Running race, sweepstake 10. 4th Free for all, opened to trotters and pacers 50.

CONDITIONS:

Entrance fee 10 per cent of purse. A horse distancing the field entitled to first money only. Purses divided as follows: 50 per cent to first; 25 per cent to second; 15 per cent to third and 10 per cent to fourth. National rules to govern, barring weights. The running race will be mile heats, best 2 in 3 to saddle. Entrance closed at 1 P M day of race.

The meet will be strictly temperate. There will be nothing intoxicating sold or allowed on the grounds. The saloons will be first class, run under strictly temperate principles. The managers will endeavor to have one and all go home satisfied with having enjoyed one of the pleasantest afternoons known on such occasions. The amusements will begin at 12 o'clock. Races at 2 o'clock sharp. ADMISSION TO GROUNDS, Gents 25 cents Ladies free. EDWARD O'CONNOR, Sec'y Tignish June 5th 1893.

Un avoué de Saint Michel expose une affaire. Il allait grand train, sans plus se soucier des broussailles que les articles du Code mettaient sa route. Le président l'interrompit: 'Prenez garde, maître X....., vous parlez devant un magistrat qui est à cheval sur la loi.....'

Monsieur le président! s'écrie X... en prenant un air effrayé. tenez-vous bien. Il n'y a rien de dangereux comme de monter une bête qu'on ne connaît pas. M. X..... se fit mettre à pied pour trois mois.

For 60 cents we will send, 1 year, Buote's Monthly, 16 pages and The Ladies Standard Magazine, published in New York, the leading magazine of its kind. Send for full particulars.

Hygiène Humaine.

L'homme, pendant une période de sa vie dont la durée normale est de 35 à 40 ans, conserve dans toute leur intégrité l'activité de ses divers appareils organiques, formés pendant l'enfance, développés pendant l'adolescence et complétés à l'âge adulte. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des vieillards de 30 ans, et même de 20 ans, et des hommes privés d'égés, encore jeunes à 50 ans passés; ce sont des exceptions. À partir de 40 ans, la période de décadence commence pour la majorité des hommes; la diminution des forces, d'abord peu sensible, se manifeste progressivement jusqu'à l'âge de 60 ans, auquel commence la vieillesse. peu de gens, si ce n'est de loin en loin, de préférence parmi les populations rurales obtiennent cette verte vieillesse qui conserve jusque vers 80 ans l'active physique et morale et la faculté du travail. Cet état de choses n'est pas nouveau; l'écriture constate que, du temps du roi David, la vie humaine était de 60 ans, et pour les plus robustes 70 ans, et que tout ce que l'homme peut vivre au delà de ce terme n'est que souffrance et douleur. Et, théoriquement, l'organisme humain bien constitué est fait pour vivre 100 ans, mais il y a ceux qui mangent trop et ceux qui ne mangent pas assez, ceux qui travaillent trop et ceux qui ne travaillent pas du tout; enfin, il y a perdus tout et chez les hommes de toutes conditions les ravages des passions qui usent avant le temps la machine humaine; aussi y a-t-il très-peu de centenaires. Si l'on passe de la théorie à la réalité, on trouve que, comme l'a dit un grand écrivain, il s'agit pour l'homme non pas de ne pas mourir, mais de vivre. L'homme qui donnerait pour but unique à son existence d'en prolonger le plus possible la durée, lorsqu'il en atteindrait la fin, pourrait avoir pas é sur la terre au delà d'un siècle et n'aurait pas vécu.

Vivre, c'est tenir sa place parmi les hommes, sans se laisser aller à la crainte précoce d'égarer la durée de la vie pour en accomplir les devoirs. L'observation des lois de l'hygiène ne tend pas à reculer pour l'homme les limites normales de l'existence; elle tend à le faire vivre avec la plénitude de ses facultés, jusqu'aux limites de l'âge mûr, exempt pendant la vieillesse de ces infirmités qui le rendent à charge aux autres et à lui-même.

Pour atteindre ce résultat, la volonté peut beaucoup. On ne se souvient pas assez, dans la pratique de la vie, de cette vérité que toutes les fonctions de la vie physique, circulation, respiration, transpiration, digestion, se font par l'innervation, c'est-à-dire par l'action du système nerveux, action qui commence avec la vie et finit avec elle. Or, le système nerveux part du cerveau, siège et point de départ de la volonté. Voici, par exemple, un vieillard opulent qui s'abandonne à l'excitation physique et morale, se livre sans contrainte aux plaisirs de la table, et tombe dans une apathie telle qu'il ne veut plus même pêcher à la ligne ou jouer aux dominos; l'obésité le gêne, l'apoplexie et la paralysie sont à sa portée. Voici, d'autre part, un jeune vigneron, plein d'énergie malgré sa soixante-quinze printemps, jaloux de payer jusqu'à la fin sa nourriture par son travail; il va tous les jours à la vigie, et, quand enfin il lui devient impossible de continuer à travailler, il se rend encore utile en donnant à ses jeunes vigneronnes de bons conseils; cet homme de ce temps trempé qu'on trouve les centenaires, cette influence de la volonté sur la santé existe au même degré à toutes les époques de la vie.

À partir de l'âge adulte, l'homme doit s'étudier et se connaître, au physique autant qu'au moral; il doit se rendre compte de ses forces et ne pas dépasser les limites; de même pour ses besoins. L'homme grand et robuste est sobre en mangeant et buvant une quantité d'aliments qui donnerait à un homme petit et délicat d'affreuses indigestions. L'homme robuste et sanguin qui adopte une profession sédentaire et ne trouve pas dans son travail quotidien de quoi satisfaire son besoin d'activité ne sera jamais bien. Chaque individu, conformément aux exigences de sa condition sociale, doit faire en cela comme en beaucoup d'autres choses, non pas le mieux possible, d'une manière absolue, mais le mieux qui lui est possible, ce qui est fort différent. Ceci s'applique particulièrement à ceux qui vivent de leur travail et qui n'ont d'autre revenu que leur salaire quotidien.

Tous ne peuvent pas choisir librement leur profession, conformément à leur inclination et à leur tempérament; beaucoup sont dans la nécessité de, accepter toute besogne qui se présente, parce que, comme on dit vulgairement, quand on arrive de travailler, il faudrait pouvoir arrêter de manger. Mais, par un bon régime, un soin assidu de sa personne, une attention soutenue à éviter tous les genres

d'excès on peut at. éouer sensiblement les causes d'insalubrité inhérentes à ce ou tel genre de travail, et se maintenir en bonne santé.

Regarder en tout temps et à tout âge le froid et l'humidité comme des ennemis contre lesquels on doit se tenir constamment en garde; se faire une loi de ne jamais boire jusqu'à l'indigestion; n'user qu'avec réserve du tabac, si l'on ne peut s'en abstenir complètement, ne pas refuser au corps à moins d'absolue nécessité, la quantité de sommeil dont il a besoin; s'imp. p. s'il le faut des privations sur d'autres articles de dépenses, pour n'habiter qu'un logement salubre, suffisamment éclairé; aéré, exempt de toute exhalaison malsaine; enfin, et c'est le point capital, conserver sur soi-même assez d'empire pour ne jamais se laisser abattre ni par la maladie, et pour résister sagement aux tentations qui peuvent s'offrir dans les jours de prospérité: tous sont, en résumé, principes généraux de l'hygiène de l'homme, les lois dont il ne s'écarte jamais impunément.

Pensees et Maximes.

Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement.

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

La meilleure définition de l'éloquence, c'est un homme éloquent.

Faire vanité d'un avantage est souvent tout le fruit qu'on en retire.

Médire sans dessein, c'est bêtise; médire avec réflexion, c'est noirceur.

Tenez votre conduite à côté de votre conscience, et bientôt votre conduite sera illuminée par la splendeur de Dieu.

Soyez bon et plaisant envers ceux qui vous entourent. L'homme qui agit sa tasse avec une cuiller de glace gate son thé et se gêle les doigts.

Les mots sont comme autant de farces spirituelles; inexprimés, nous les contrôlons, aussi tôt qu'ils sont prononcés ils nous contrôlent.

Le vieil âge est la nuit de la vie; comme la nuit est le vieil âge du jour. Toujours la nuit est pleine de magnificence et pour plusieurs elle est même plus brillante que le jour.

Pour la plupart des femmes d'un certain monde, la religion est surtout affaire de politesse; elles se comportent dans leur salon, prodiguant à Dieu qu'elles déclarent connaître, de fins sourires, de belles paroles, ne lui donnant jamais leur cœur.

Portez votre étude comme votre montre, dans une poche retirée; et ne l'en retirez point, ni ne la frappez simplement pour montrer que vous la possédez. Si l'on vous demande l'heure du jour, donnez-la, mais ne proclamez-la pas à haute voix et sans en être prié comme un homme de guet.

TRIADÉ.

Trois choses doivent être aimées: le courage, la douceur et l'affection.

Trois choses doivent être admirées: la force de l'intelligence, la dignité et la grâce.

Trois choses doivent être haïes: la cruauté, l'arrogance et l'ingratitude.

Trois choses doivent être respectées: la religion, la justice et le dévouement.

Trois choses doivent être désirées: la santé, un esprit gai et des amis.

Trois choses doivent être agréables: la cordialité, la bonne humeur et la gaieté.

Trois choses doivent être redoutées: la flatterie, le puritanisme et une affection subite.

Trois choses doivent être évitées, la paresse, les manières inconvenantes et la loquacité.

Trois choses doivent être gouvernées: le tempérament, l'impulsion soudaine et la langue.

Trois choses doivent être prévues: la décadence, le changement et la mort.